



LES IDEES PEDAGOGIQUES

DE

GOETHE

T A B L E D E S M A T I E R E S

TABLES DES MATIERES

INTRODUCTION .....	5
CHAPITRE I Les Idées pédagogiques de Goethe et la critique allemande et française.....	28
CHAPITRE II La formation personnelle de Goethe...	51
CHAPITRE III Goethe et la pratique de la Pédagogie..	98
CHAPITRE IV Les Années d'Apprentissage de Wilhelm Meister .....	121
CHAPITRE V Les Années de Voyage de Wilhelm Meister..	163
CHAPITRE VI La Province Pédagogique .....	235
CHAPITRE VII L'Education des Filles .....	280
CHAPITRE VIII Le Climat pédagogique à la fin du XVIIIème et au début du XIXème siècle	312
CHAPITRE ix Goethe Pédagogue .....	358
CHAPITRE X .Originalité et Actualité des Idées pédagogiques de Goethe .....	440
CONCLUSION .....	498
BIBLIOGRAPHIE .....	506
INDEX des NOMS PROPRES .....	511
INDEX des MATIERES .....	516
TABLE des MATIERES .....	520

-----

## C H A P I T R E X

ORIGINALITE ET ACTUALITE DES IDEES PEDAGOGIQUES  
DE ~~GOETHE~~

- I. Les travaux scientifiques de Goethe  
et sa conception du monde.
- II. Goethe et Steiner  
leurs deux métaphysiques
- III. Les idées pédagogiques de Steiner  
Steiner, "disciple" de Goethe ?
- IV. Les "Waldorfschulen"  
sous l'autorité de Goethe

## I. LES TRAVAUX SCIENTIFIQUES DE GOETHE SA CONCEPTION DU MONDE

Il n'y a pas de pédagogie pour, ou par elle-même. Toute conception pédagogique se rattache à une idée politique, à une philosophie, une métaphysique, une religion. Elle est toujours au service d'une conception générale de la vie, d'une certaine idée de l'univers. L'éducation de la génération montante pourra servir, soit à renforcer la puissance de la cité ( tel était le but recherché par Platon; Fichte et, de nos jours, par la plupart des pédagogues des états totalitaires), soit à amener l'homme à assurer son salut en se soumettant à une éthique religieuse. Elle peut avoir, également, pour objet, de permettre à l'homme de se réaliser pleinement, ici bas, conformément à ses dispositions innées, ou selon un type humain, considéré comme représentant l'idéal à atteindre.

Goethe, nous l'avons vu, souhaitait réaliser un équilibre entre, d'une part, le recherche de l'épanouissement de l'individu selon ses possibilités et sa loi propre, et d'autre part, l'insertion nécessaire de ce même individu au sein de la société à laquelle il appartient aujourd'hui, mais dont il faut prévoir la mutation, aussi fondamentale que prochaine.

Cet équilibre, souhaitable, mais difficile, n'est cependant pas impossible à obtenir, si l'on admet que l'homme, au cours de son développement, suit des lois qui sont, à la fois, les siennes propres, mais également, celles de la nature qui l'entoure, et celles qui régissent l'ensemble de l'Univers. il suffira, alors, de "situer" l'homme dans le cosmos, et c'est ce "centrage" qui donnera, à l'éducation sa valeur et sa noblesse.

De cette conception découle l'importance primordiale accordée par Goethe à ses recherches scientifiques; il leur attribuait une valeur au moins égale à celle de ses oeuvres littéraires. Elles ne constituaient pas, pour lui un divertissement, ce n'était pas un violon d'Ingres, mais une contribution nécessaire à la recherche de la loi universelle qui gère la création. Cette loi est accessible à l'homme, même si, au-dessus d'elle, les vérités premières sont appelées à échapper toujours à l'esprit humain.

Il convient, donc, désormais, d'examiner l'idée que Goethe se faisait de l'évolution du monde, à travers ses recherches en minéralogie, en botanique, en zoologie, en biologie, en physique. Etant donné qu'il s'est efforcé de découvrir, dans ces différents domaines scientifiques, une même loi générale, il est normal que ses idées pédagogiques aient leur place, dans cette conception unitaire. De là, les fréquentes allusions relevées dans le Wilhelm Meister et dans les autres oeuvres, sur la place de l'homme dans la création. Allusions nombreuses certes, mais allusions seulement, car nous savons que Goethe était rebelle à l'édification d'un système philosophique exhaustif, ou d'un traité précis de pédagogie pratique.

Depuis son enfance, et durant sa vie entière, Goethe n'a cessé d'être attiré par les sciences de la nature. Ses oeuvres scientifiques sont abondantes, et touchent aux domaines les plus divers. Malheureusement, elles n'ont, il faut le reconnaître, que peu de valeur scientifique, sauf dans quelques cas. Cela explique que les hommes de science ne se soucient plus, aujourd'hui, de cette partie de l'oeuvre de Goethe, alors que les critiques littéraires continuent à analyser le reste de sa production; mais Goethe, lui, attachait à ses travaux scientifiques une importance capitale et leur aurait pres(

que donné le pas sur ses travaux littéraires. Il admettait qu'il y avait eu, avant lui, de plus grands poètes. Qu'il existait d'excellents écrivains contemporains, et qu'il y en aurait d'autres après lui, mis il se réjouissait d'avoir été le premier à découvrir quelques faits scientifiques et d'avoir, en particulier, élaboré une théorie des couleurs, même s'il était le seul à la défendre dans le monde scientifique de son époque.

D'autre part, Goethe pensait qu'il ne devait pas y avoir d'hétérogénéité entre ses recherches scientifiques et sa production littéraire, puisque, dans ces deux domaines, que ce soit comme artiste, ou comme homme de science, il s'efforçait, de la même manière, de rechercher le "typique", à travers les diversités d'apparence.

Déjà, au cours de sa vie d'étudiant, à Leipzig comme à Strasbourg, Goethe avait porté intérêt aux sciences, et avait suivi certains cours d'anatomie. A Francfort, il avait travaillé avec Lavater, à des recherches de physiognomonie, ce qui l'avait conduit à l'ostéologie. Ce n'est, cependant, qu'à Weimar, qu'il se consacra sérieusement à l'étude des sciences naturelles. Si son tempérament l'avait toujours poussé à ce genre de recherches, ses nouvelles fonctions administratives vont l'obliger à se pencher sur la gestion du domaine ducal, à étudier la plantation des céréales et l'exploitation des forêts, ce qui le conduit à la botanique. La restauration et l'exploitation des mines d'Ilmenau, lui fournissent l'occasion de se consacrer à la géologie. Goethe confectonne des herbiers, avec les plantes qu'il récolte lui-même; sa collection de minéraux est remarquable, en même temps il lit la plupart des livres spécialisés et des publications scientifiques qui paraissent dans toute l'Europe. Il entre en communication suivie avec les chercheurs de son temps.

Ce travail méthodique et sérieux lui permet, rapidement de ne plus se considérer, comme un simple dilettante, dans le domaine des sciences de la nature. Il se croit apte, à apporter, même aux spécialistes, une conception originale et de valeur. Il est vrai que, d'une part, il a effectué quelques découvertes (l'os intermaxillaire, chez l'homme), d'autre part, et surtout, il a mis au point une manière originale d'appréhender les lois de la nature, en particulier la loi de l'évolution.

Il ne nous appartient pas d'examiner, ici, les nombreuses publications de Goethe, dans le domaine scientifique. Rappelons seulement qu'elles occupent treize volumes de l'édition de Weimar. Citons, cependant, son Mémoire sur l'os intermaxillaire (1776), son Traité de la Méthamorphose des Plantes (1790), son Etude sur le Granit (1784), sa "Théorie des Couleurs" (1810), sa Notice sur la tendance spiraloïde des Plantes (1830).

A l'occasion de ces recherches, il entra en discussion avec les plus grands savants de l'époque, Cuvier, Geoffroy Saint Hilaire, de l'Académie des Sciences de Paris, pour qui la Métamorphose des Plantes était, "un ouvrage immortel, immortalisant son auteur". En botanique, Goethe a étudié soigneusement le Catalogue systématique et descriptif des Plantes de Linné et déclarait que ce botaniste suédois, était celui qui, après Shakespeare et Spinoza avait agi sur lui, avec le plus de force.

Toutefois, Goethe recherchait, non une simple classification des plantes, comme l'avait fait Linné, mais une étude synthétique, permettant de mettre au jour, ce qui fait qu'une plante est une plante, c'est à dire les caractères inhérents à toute plante, même si elles sont différentes les unes des autres, par les métamorphoses qu'elles subissent, au cours de leur évolution.



Pour lui, la feuille est à l'origine de tous les organes de la plante, ceux-ci n'étant que les divers stades de sa métamorphose

Il croit pouvoir établir que deux lois régissent l'évolution des êtres vivants, l'une en maintenant la persistance de l'être (loi centripète), l'autre ses transformations à travers les métamorphoses (manifestation de la loi centrifuge) . Cette opposition crée un rythme de systoles et de diastoles, qui scandent tout développement. Il faut donc rechercher, à travers les différentes manifestations que constituent les plantes, en botanique, le type de base, la "Urpflanze", que Goethe croit avoir découvert, lors de sa visite au jardin botanique de Palerme. Pour lui, tous les modèles de plantes ont été formés, à partir de là. C'est donc l'étude de ce type général qui permettra de comprendre chaque espèce.

Malheureusement, Goethe n'a guère rencontré que doute et indifférence, lors de la publication de sa théorie (1791 à Paris). Aussi a-t-il cessé, pendant plusieurs dizaines d'années, de publier l'état de ses recherches en botanique, après la parution des 123 courts paragraphes, édités en 1790, sous le titre d'"Essai d'une explication de la métamorphose des plantes".

Pour ce qui est du règne animal, Goethe se devait d'appliquer la même théorie, que celle qui, selon lui, transformait radicalement la botanique. S'il ne publie que trente ans plus tard sa "Métamorphose des Animaux", il avait, beaucoup plus tôt, collaboré aux "Fragments physiognomoniques" de Lavater, et s'était, particulièrement intéressé au squelette, avant tout, aux vertèbres et au crâne, qui, pour lui, jouaient un rôle essentiel, dans l'évolution des espèces animales. Il fut amené, par là, à faire une véritable découverte scientifique en 1784, en identifiant, chez l'homme, la trace de l'os

intermaxillaire, ce qui permettait de rattacher, sans hiatus, l'espèce humaine aux espèces animales.

Poursuivant ses recherches, il publia, en 1786, sa Théorie vertébrale de crâne, puis, la même année, un Essai sur la forme des animaux. Cinq ans plus tard, il rédige, en huit chapitres, une Introduction préliminaire à un système d'anatomie comparée. L'idée maîtresse de Goethe est qu'il doit exister une origine, un point commun, où plantes et animaux se confondent. A partir de ce point, il y a développement divergeant du monde végétal et du monde animal, métamorphoses chez les plantes, diversification chez les animaux, comme l'atteste l'ostéologie comparée.

Goethe est donc un transformiste. Mais, pour lui, la nature, qui ne fait pas de sauts, évolue selon un ordre logique; il existe une échelle des êtres et l'évolution ne va pas au hasard, elle est conforme à une direction ascendante, la place de l'homme se situant en haut de la pyramide de la création.

Même conception dans le domaine des minéraux. Partisan d'une évolution lente et progressive, Goethe ne pouvait être, en géologie, qu'un adepte du neptunisme, théorie qui accordait aux océans un rôle déterminant dans la formation du relief terrestre, contre les plutonistes qui accordaient ce même rôle aux éruptions volcaniques. Le neptunisme répondait, en effet, à son besoin d'ordre et de continuité.

Soucieux de bien s'informer et de s'appuyer sur une connaissance concrète des minéraux, il explore la plupart des massifs montagneux voisins de Weimar et ceux qu'il rencontre au cours de ses voyages. Il se rend en Thuringe, dans le Harz, (en 1777, 1783, 1784), en Bohême, en Suisse, au Tyrol (en 1779), dans le Fichtelgebirge (en 1783), en Italie, il observe les volcans, en Sicile, la lave de l'Etna. Sa collection de roches com-

prend plus de 18.000 échantillons et ses observations, en minéralogie occupent deux tomes de l'édition de Weimar. Mais c'est, avant tout, son activité ministérielle qui le conduisit à étudier scientifiquement la géologie. Nous avons vu qu'il fut chargé, en 1777, de la remise en exploitation des mines de cuivre et d'argent d'Ilmenau. Il fut, en 1780, nommé président de la commission des mines et il écrivit, alors, une foule d'articles sur les minéraux.

Appliquant sa théorie générale de la diversification à partir d'un type originel commun, il vit, dans le granit, la pierre primitive (Urstein).

Il rêvait de faire établir une carte minéralogique de l'Europe, qui aurait montré l'évolution lente des phénomènes géologiques. Il fut un des premiers à donner une explication valable des morènes. Celles-ci étaient, selon lui, les traces d'anciens glaciers ayant recouvert l'Europe.

C'est cependant dans le domaine de l'optique, que Goethe crut avoir été le plus novateur; il se flattait d'être le père d'une découverte fondamentale, appelée à ruiner la théorie de Newton sur la lumière, théorie généralement admise alors. Après avoir, à son retour d'Italie étudié, selon lui scientifiquement, les phénomènes de la lumière et des couleurs, Goethe en vint à soutenir que la lumière était simple et indécomposable, et que les couleurs n'étaient que son obscurcissement, plus ou moins prononcé. L'Académie des Sciences de Paris, et la quasi totalité des savants allemands se refusèrent à admettre cette étrange théorie. Goethe, isolé, s'obstina, déclarant, avec orgueil, qu'il était glorieux pour lui, d'être le seul à détenir une vérité, que l'avenir reconnaîtrait ( ce qui ne fut malheureusement pour lui, pas le cas).

Jusqu'à sa mort, il ne cessa de publier sur

cette "découverte", citons sa Contribution à l'optique (1791), son Essai pour discerner les éléments de la théorie des couleurs (1794), son important Traité des Couleurs (1806-1810), son Supplément à la Théorie des Couleurs (1822-1823). Si, sur le plan de la physique, Goethe avait tort de voir, dans la lumière blanche, la "lumière-type", il était, dans le savoir, un précurseur de la physio-biologie, par l'accent qu'il mettait sur le rôle de l'oeil dans les observations d'optique.

En réalité, ici encore, Goethe ne faisait qu'appliquer à l'étude des couleurs, sa conception générale de la métamorphose des êtres. Il recherchait, en optique aussi, une "unité idéale", comme il la "voyait" dans l'"Urstein", l'"Urpflanze", l'"Urtier". Cette unité, fondement de toutes les sensations colorées, était pour lui, la lumière, dont chaque couleur aurait été une modification. La lumière-base n'étant pas la lumière du soleil, mais, ici encore, une "entité spirituelle".

Cette théorie violemment, et parfois grossièrement défendue par Goethe, contre les disciples de Newton, n'a été reprise ni mentionnée par aucun physicien depuis Goethe., mais elle fait cependant l'objet d'études approfondies de la part des disciples de Steiner, et elle est utilisée dans les écoles relevant de la pédagogie de ce philosophe.

-----

Que reste-t-il des travaux scientifiques de Goethe ? Il faut admettre qu'ils ont apporté peu de choses à la science. Mais il y a lieu d'insister sur l'originalité de sa méthode de travail et sur la conception philosophique qui soutenait ses travaux.

Contrairement à la plupart de ses contemporains qui avaient une conception "mécaniste" des sciences, conception corollaire d'une théorie positiviste, Goethe restait "idé<sup>l</sup>iste", persuadé qu'une vraie science ne se soucie que d'objets "idéels". Steiner définit clairement

la position de Goethe, lorsqu'il écrit dans son introduction au Traité des Couleurs, "Répondre par des idées aux interrogations de la pensée, c'est faire oeuvre de scientifique, au plus haut point du terme, et toutes les autres activités de la science ne sont finalement là, que pour servir cette fin suprême...les résultats de la science ne peuvent venir que de l'esprit, et, de ce fait, ils ne peuvent être que des idées"(tr. Bideau, p.24 et 25).

Pour Goethe, les phénomènes scientifiques ne sont pas liés entre eux uniquement par une nécessité organique, mais par une nécessité "idéelle" interne, celà apparait, lorsque nous ne les appréhendons plus seulement par l'observation (que Goethe ne rejette pas) mais par la pensée. Par là; les conceptions scientifiques de Goethe s'inscrivent dans sa philosophie générale. En s'élevant au niveau du concept, il appréhende le monde dans tout son contenu, il forme, alors, un ensemble homogène, une "unité idéelle". Si les sens ne nous permettent pas de saisir cette unité, la pensée peut y parvenir. L'ensemble des règnes naturels apparaît alors, comme une unité saisissable par l'esprit, malgré leur multiplicité. C'est la vision de cette unité de tout ce qui existe dans la nature, que Goethe avait pressenti, lors de sa découverte de l'os intermaxillaire.

Toutes ses idées "fondamentales", ces "types originels", Goethe les "voyait"; c'était, pour lui, malgré l'objection de Schiller, des faits, des "réalités". Toute sa réflexion s'appuyait sur ces expériences. De là, venait, peut être son indifférence, ou plus exactement, son aversion pour les mathématiques. Il s'opposait à leur prétention de régler la physique, les phénomènes du monde des corps ne se laissant pas résoudre, pour Goethe en "mécanique des atomes". Ce serait remplacer des réalités par des abstractions. Ainsi, l'optique, et en

en particulier, l'étude des couleurs, ne sauraient être liées aux mathématiques, elles en restant, entièrement à l'écart. Goethe reconnaît que la mathématique, "parce que l'une des méthodes humaines les plus magnifiques" a été d'un très grand profit pour la physique. Mais ses méthodes ayant été appliquées à tort et à travers, elle a porté certain préjudice à cette science. Il écrit de même dans les "Maximes en prose" (n°107): "la grande tâche serait de bannir les théories mathématiques des parties de la physique, dans lesquelles elles ne font qu'entraver la connaissance, au lieu de la favoriser et dans lesquelles la méthode mathématique du fait du développement exhaustif de la nouvelle formation scientifique, a trouvé une application si faussée. Goethe veut donc limiter strictement le champ d'application des mathématiques, avant tout il lui refuse toute utilité dans le domaine du vivant. (or l'optique est, pour lui, liée à la physiologie, compte tenu du rôle qu'il assigne à l'oeil).

Goethe croyait à un emploi allégorique, symbolique, et mystique de la couleur. "Le schéma, par lequel peut être exprimé la variété des couleurs, traduit des rapports primordiaux qui existent aussi bien dans la pensée humaine que dans la nature" (*Traité des Couleurs*, tr. H. Bideau, p.282,283). Nous retrouvons, ici, cette pensée fondamentale de l'unité de la création.

La théorie goethéenne de la lumière est liée, d'autre part, à la physiologie, et, par là, elle est, dans une certaine mesure, anthropocentrique. En effet, dans son *Avant-propos au Traité des Couleurs*, Goethe écrivait que "l'oeil doit son existence à la couleur, à partir d'organes animaux secondaires et indifférents, la lumière produit, pour elle, un organe qui lui ressemble, et ainsi l'oeil se forme pour la lumière et par la lumière, afin que la lumière intérieure vienne répondre à la lumière extérieure" (tr. Bideau, p.50).

Cette conception assez étrange est conforme à l'idée goethéenne du monde : la nature se crée, en l'homme les organes grâce auxquels elle peut apparaître dans son épanouissement suprême. Sans l'oeil, la nature n'apparaîtrait pas. D'autre part nous ne pouvons percevoir un objet du monde environnant, que si cette perception est préformée dans nos organes.

-----

Les oeuvres scientifiques de Goethe ont fait l'objet d'études sérieuses, même si celles-ci, nous l'avons déjà remarqué, ont été de beaucoup moins nombreuses que les ouvrages concernant ses oeuvres littéraires; aussi l'aperçu que nous venons de donner de sa pensée scientifique est, bien entendu, aussi sommaire que superficiel.

Il n'était pas possible cependant, dans une étude des idées pédagogiques de Goethe, de passer sous silence ses travaux scientifiques. Non seulement ils ont occupé, de longues années durant, une grande part de l'activité intellectuelle du poète, (et on en trouve la trace dans la plupart de ses oeuvres littéraires, poésies ou roman), mais, avant tout, elles reflètent une conception philosophique générale, une métaphysique qui n'a cessé de guider Goethe dans ses recherches, le conduisant à faire, hélas, de cette idée fondamentale de l'unité de la création, un postulat, auquel les faits, selon lui devaient obligatoirement se soumettre, au détriment, parfois, de l'objectivité scientifique de ses multiples observations.

C'est pourquoi il est normal que les esprits scientifiques contemporains de Goethe, nourris de positivisme et partisans d'une physique mécaniste, aient rejeté quasi unanimement, une conception du monde à base idéaliste, relevant, pour eux de la pure chimère.

Il n'en reste pas moins, que cette thèse de l'unité du monde créé, de son développement à travers les métamorphoses, de l'attribution à l'homme de la place la plus noble, au sommet de la création, conduisait normalement à envisager une transformation de la société. Cette transformation était, d'ailleurs, imposée aussi par les mutations dues à la Révolution française, à l'Empire, dans le domaine politique, la naissance du machinisme, dans le domaine économique et par là, social.

Cette nouvelle société devait être, selon Goethe, une société de progrès dans l'ordre, où le travail de la matière irait de pair avec l'action de la pensée, synthèse de progrès et conforme au plan de développement de l'Univers. Ce monde nouveau sera, de ce fait, nourri d'idéalisme, le travail y sera mis à l'honneur, dans une société joyeuse, soutenue par une organisation assez directive, attribuant à chacun sa place, tout en invitant chaque homme à prendre conscience de sa valeur propre, en lui révélant, par une initiation à l'art et à la religion, le sens de sa destinée.

Cette société à naître est évoquée à la fin des Années de Voyage de Wilhelm Meister, qu'elle se situe au delà des mers, en Amérique, avec les Emigrants de Léonardo, où dans une province à défricher, en Europe orientale.

Mais une telle transformation des relations humaines et des conditions de vie n'est possible que si des hommes nouveaux ont été formés par une éducation radicalement différente et dans une perspective foncièrement novatrice. Le premier problème est donc un problème pédagogique, là est la place de l'établissement d'enseignement prévu par Goethe, sa "Province". La formation y sera liée à une conception métaphysique, transmise aux élèves, à travers la pratique des différentes formes de



respect, et par l'initiation à la religion par la contemplation et l'interprétation de fresques sur l'Ancien et le Nouveau Testament, dans une sorte de sanctuaire.

Au début du XX<sup>ème</sup> siècle, un problème d'éducation comparable se posera à nouveau, à la suite de la radicale transformation de la société, au cours des décennies précédentes. L'Anthroposophie, nouvelle philosophie fondée par Steiner, sera appelée à éclairer l'homme sur son destin, dans le monde bouleversé qui l'entoure, sur son rôle social mais aussi cosmique.

Dans cet esprit une nouvelle formation est à donner à la jeunesse, et il appartiendra à des écoles d'un type original, les "Waldorfschulen", de mettre en pratique un système pédagogique reflétant cette philosophie.

---

## II. GOETHE ET STEINER

## LIENS ENTRE LEURS DEUX METAPHYSIQUES

Le 30 avril 1977, le journal "Le Monde", sous le titre "La libre Ecole Steiner, dans ses meubles" annonçait que cet établissement, installé depuis 1955, rue d'Alésia, à Paris, était transféré à Verrière-le-Buisson, dans l'Essonne, au coeur d'un domaine de trois hectares (il existe aussi une seconde Ecole-Steiner à Chatou). Le journaliste indiquait que Steiner, créateur de l'Anthroposophie, était "un grand admirateur" de Goethe, et il donnait un bref aperçu de la pédagogie steinerienne. De nombreux lecteurs ont, certainement découvert Steiner, à l'occasion de cet article. Il est étrange, en effet, que le nom de Steiner soit aussi peu connu du grand public, alors que près de trois cents écoles se réclamant de sa pédagogie fonctionnent, aujourd'hui de par le monde, et que, chaque année, de nouveaux établissements ouvrent leurs portes.

Pourquoi Steiner demeure-t-il relativement ignoré et est-il aussi peu souvent cité, parmi les pédagogues contemporains ? Dans le préface de son livre: qui était Rudolf Steiner ?, S.Rihouet-Coroze croit avoir trouvé la raison de cet apparent discrédit: "N'eût-il été classé occultiste, on rendrait, aujourd'hui justice au sociologue, au savant, au philosophe de génie, à l'inspirateur d'écoles et de cliniques, au rénovateur de l'art, du théâtre, de la parole et du geste, du son et de la forme, de la ligne et de la couleur" (1951).

Steiner naquit, en 1851, en Autriche-Hongrie. Exceptionnellement doué, mais de milieu modeste, il fit ses études comme boursier. Il eut, comme professeur, Schröer, éminent connaisseur de Goethe et commentateur de Faust. C'est par son intermédiaire, que le jeune Steiner vit, en

Goethe, "un esprit humain dans sa plénitude". Steiner écrit, dans son "Autobiographie (tome 1, p.104)" "Chaque fois que je restais en tête à tête avec lui (Schröer), j'avais l'impression d'une troisième présence, l'esprit de Goethe". En 1881, âgé de trente ans, Steiner découvre les oeuvres scientifiques de Goethe. Ce fut, pour lui, une révélation. Il prit, alors, conscience du fait que, par un dépassement des conditions terrestres, on peut s'identifier avec la pensée cosmique. La pensée humaine permet, alors, la "clairvoyance", car elle s'apparente à l'acte créateur qui a pensé l'Univers. Steiner sera, de plus en plus, convaincu que l'homme ne tient pas tout entier dans son être physique. Si son corps est relié à la terre, il appartient, par son âme, au psychisme universel, et, par son esprit, à l'intelligence divine. Steiner affirme que le monde des esprits est une réalité, et que la pensée ne doit pas stagner dans le monde sensible mais pénétrer dans le "supra-sensible, de même que Goethe voyait, dans le monde des Idées une "réalité objective".

Précepteur d'un enfant handicapé, avec lequel il obtint de remarquables résultats, par ses dons pédagogiques, Steiner poursuivit, en même temps, ses travaux personnels, et publia : Les grandes lignes de la connaissance chez Goethe. Mais c'est à Weimar, de 1891 à 1897, qu'il fut en contact direct avec l'esprit goethéen. Son maître Schröer était intervenu pour qu'on confiât, au jeune Steiner, le soin de présenter les oeuvres scientifiques de Goethe, dans la collection "La littérature nationale allemande". C'est donc grâce à Steiner qu'un aspect, alors peu connu, de l'oeuvre de Goethe, fut révélé.. Pendant six années, il eut, à Weimar, le privilège d'avoir à sa disposition, les papiers laissés par Goethe, et recueillis par la Grande Duchesse de Saxe-Weimar, à la mort du petit fils de l'écrivain.

Nous avons vu que Goethe, pour observer et comprendre la nature, faisait appel à autre chose, qu'à l'expérience sensible ( qu'il ne négligeait pas, cependant). Il lui ajoutait, pour ainsi dire, une expérience "supra-sensible", une "Idée", qu'il considérait comme parfaitement réelle, plus réelle même, que l'objet observé, car elle était l'"archétype", résumant, en lui, tous les phénomènes particuliers. Le regard de l'esprit ajoutait donc, pour Goethe, quelque chose, au regard physique, il découvrait l'essence spirituelle des choses. Steiner va encore plus loin que Goethe, il voit, dans le monde des idées, le principe même des choses, de toute existence, l'harmonie infinie, le calme bienheureux. Steiner est un visionnaire, alors que Goethe reste, malgré tout, un sensoriel, qui part de la sensation, pour rechercher l'essence "idéelle".

En 1891, Steiner publie sa Philosophie de la liberté, où il expose que l'homme est capable de connaître les lois directrices de l'Univers, par une pensée dégagée du sensible. Lorsqu'il est parvenu à reconnaître ces lois, l'homme est, intérieurement, libre, et il est libre dans son action, lorsqu'il agit conformément à elles. C'est à cette époque, que Steiner fit la connaissance de Haeckel, auteur, en 1893, du livre: "Le Monisme, lien entre la religion et la science". Si Goethe avait cru découvrir l'unité de la planète, et recherchait, dans le monde animal, la grande âme qui le parcourt, pour Haeckel, la matière, elle-même n'est qu'une forme condensée de l'Esprit.

En 1897, Steiner achevait la rédaction de son ouvrage "Goethe et la Conception du Monde", ce qui souligne combien Goethe était son maître à penser, à cette époque décisive de sa vie. A l'âge de trente six ans, Steiner se rend à Berlin, pour enseigner à l'Université populaire de 1898 à 1902, avec une intention à la

fois pédagogique et sociale; il se proposait, en effet de faire échapper le prolétariat à l'effet destructeur de la civilisation matérialiste

Le nouvel Etat social, dont Goethe, dans les Années de Voyage, avait pressenti la venue, s'était réalisé, hélas, dans l'entretemps. La civilisation industrielle avait suscité la naissance et le développement du prolétariat, l'esprit scientifique et matérialiste semblait devoir amener le recul, puis la disparition de l'esprit religieux, l'ouvrier qui était, de plus en plus, asservi à son outil de production, la machine, perdait sa capacité de réflexion, la conscience de son autonomie d'être humain, que Goethe s'était efforcé de préserver dans sa conception d'une nouvelle société. A l'Université populaire, Steiner veut arracher la jeunesse ouvrière au marxisme et lui redonner le sens interne de l'évolution humaine. La pensée moderne est, pour lui, capable de comprendre la pensée universelle de l'évolution de toute la création. C'est un seul et même "Verbe" qui se fait "Vie" dans la plante, et "Pensée" chez l'homme. L'Idée est la véritable communion de l'Homme avec la force "christique" du monde. Steiner s'élevait à une conception cosmique du rôle du Christ, rôle déjà entrevu par Goethe dans la Province Pédagogique, où toute formation morale et religieuse est reliée au Christ, comme l'explique un des trois Directeurs au père de Félix.

De plus en plus passionné par la pensée Goethéenne, Steiner fit, en 1900, une conférence sur le "Serpent Vert" de Goethe. Il voyait, dans cette oeuvre, comme dans le Second Faust, l'expression de la pensée profonde, ésotérique de Goethe. Pour Steiner, le but suprême du chemin que l'homme se trace, est le point où l'esprit qui est dans l'homme s'unit à l'esprit qui est dans l'Univers. Makarie, la mystique, n'était-elle pas,

déjà parvenue à ce degré suprême de connaissance ?

Certes, nous n'avons pas, ici, à suivre Steiner dans ses recherches ésotériques. Notons, cependant qu'il devint, en 1901, Président de la section allemande de la Société Théosophique. Pour lui, le temps était venu, où ce qui avait été tenu secret, pendant des millénaires, et transmis par les Mystères anciens et l'occultisme traditionnel, pouvait être révélé à tous. La pensée consciente de l'homme d'aujourd'hui lui permet de saisir ces vérités premières, que seuls, autrefois, les Initiés avaient entrevues. D'après Steiner, la mission du Christ consiste à être le chaînon qui unit la science et la religion, le point qui fait passer de la Foi, à la science de l'esprit.

Signalons, au passage, le rôle éminent de l'Art, dans la nouvelle société, il transforme la matière et en dégage l'esprit. Aussi la formation artistique tiendra-t-elle une place capitale dans les écoles (Steiner place qui lui était, déjà, accordée, dans la Province Pédagogique de Goethe.

Ces grandes vérités, si elles sont, aujourd'hui accessibles, continuent à dépasser l'entendement. Mais elles ont tendance à devenir "sensibles". Elles poussent l'homme à les réaliser dans des compositions, relevant, à la fois, de trois domaines, les sons, les couleurs et les formes. Le Faust de Goethe et l'oeuvre de Wagner en sont, pour Steiner, des témoignages.

Steiner, dépassant la Théosophie, crée une doctrine philosophique originale, l'Anthroposophie, dont il devient, en quelque sorte le prophète et le guide. Désireux de matérialiser ses conceptions métaphysiques, et de créer un centre de recherche, il ouvre à Dornach, près de Bâle une "Université libre pour les Sciences Spirituelles", et donne à cet établissement le nom de "Goetheanum", le plaçant, ainsi, indiscutablement sous le patro-

nage de la pensée de Goethe. Steiner est persuadé que son oeuvre reste dans le domaine du "réel" et ne s'écarte pas de Goethe: "ce que j'entends apporter sous le nom d'Anthroposophie ne provient pas de songes creux, d'inventions arbitraires, mais de bases saines et solides, sur lesquelles reposent également les conceptions de Goethe" (Discours de Steiner à Bâles, 18/10/1917). celui-ci, pour Steiner a introduit, dans la connaissance, son activité spirituelle d'artiste. Il a recherché et découvert la voie qui va "de l'artiste à celui qui connaît".

Mme H. Delacroix, dans la préface de sa traduction du livre de Steiner L'Univers, la Terre et l'Homme, écrit: A notre époque où le matérialisme a creusé un abîme entre la foi et la connaissance, Steiner veut réconcilier la science, l'art et la religion, qui, jadis, ne faisaient qu'un". L'homme moderne ne s'attache plus qu'aux réalités physiques, sans s'élever du corps vers l'esprit. Or l'homme possède, en lui, des forces supérieures, qui le font participer à l'essence même des entités spirituelles, avec lesquelles la terre est en relation. Steiner reconnaît, chez certains une "conscience inspirée", et celui qui en jouit, pénètre, comme le pensait déjà Pythagore, dans l'harmonie des sphères. Nous avons vu que Makarie possédait cette aptitude qui la liait directement au système solaire.

Par sa faculté de représentation courante, en utilisant seulement les données de ses sens, et de son esprit scientifique, l'homme accède, certes, aux choses de la terre, mais par l'imagination, l'inspiration il peut se mettre en rapport avec tout le système solaire.

Pour Steiner, Goethe, qui était un initié, sans le savoir peut être, connaissait cela, et c'est à

ce monde supérieur qu'il faisait allusion dans le 'Prologue dans les Cieux et dans tout le 'Second Faust où il est question d'un "jour nouveau résonnant aux oreilles de l'Esprit". C'est grâce à l'intuition et non par le raisonnement scientifique et mécaniste, que l'homme peut pénétrer jusqu'au dedans des choses. C'est aussi par l'intuition que Goethe a découvert l'éternelle loi qui régit le "minéral-type", la "plante-type", l'"animal-type" ainsi que le principe général de la métamorphose. Par cette connaissance intuitive, l'homme plonge dans l'entité même des êtres, il se sent, alors, uni à eux, et, par là, à la planète toute entière.

Dans son livre 'L'Esprit de Goethe, ses manifestations dans Faust et dans le Conte du Serpent Vert' Steiner voit, dans ces deux ouvrages, une illustration de la conception ésotérique qu'avait Goethe de l'Univers. Au terme de sa vie, "il" aurait jeté sur l'"Eternel" de tout autres aperçus que dans sa jeunesse, mais il aurait réservé la connaissance de sa pensée profonde à une élite, il aurait "chiffré" son message. Steiner rappelle aussi que Goethe écrivait, en janvier 1827, que le sens supérieur du second Faust ne saurait échapper à l'initié. Cette oeuvre représente, pour Steiner, l'éveil, la naissance de l'homme supérieur aux tréfonds de l'âme. Le "chorus mysticus" chante que le monde périssable, n'est que le symbole du monde éternel.

Steiner soutient que Goethe, par ses études scientifiques avait acquis, grâce à sa conception de la nature, la possibilité de jeter un pont entre le devenir cosmique et l'évolution humaine. Goethe sentait "religieusement" les statues grecques, comme il sentait "irreligieusement" la morphologie des plantes, car le monde extérieur n'est que la manifestation de la grande



pensée de la divinité.

Steiner est persuadé que, désormais, ces connaissances fondamentales, jadis réservées à une élite d'initiés, peuvent être communiquées à tous, et que la société doit en profiter; elle sera alors radicalement transformée par ces révélations. Une nouvelle société est donc appelée à naître et un nouveau corps social doit se constituer. Malheureusement, l'élite scientifique et politique de l'époque est parfaitement incapable d'assumer cette nécessaire transformation. Steiner écrit dans son Autobiographie (Tome I, p.150), "Je me rendais compte que la question sociale avait une importance illimitée, mais le fait de la voir traitée par des personnalités tout imbues du matérialisme de notre civilisation contemporaine, me semblait révéler un aspect tragique de l'époque. Je pensais que pour bien poser cette question là, il fallait accéder à une conception du monde conforme à l'esprit".

C'est à partir de l'Anthroposophie, que Steiner imagine cette société nouvelle, qui n'est pas sans rapports avec celle des Migrants, décrite à la fin des Années de Voyage de Wilhelm Meister. En son sein sera réalisée l'alliance indispensable de la science, de l'art et de la religion, ce sera la réunion, évoquée par Goethe, du Vrai, du Beau et du Bien. Cette nouvelle humanité, cette société se scindera encore, nécessairement en différentes catégories d'hommes, mais non plus en des catégories arbitraires. Chacun développera ses qualités personnelles, et comprendra, de lui-même la manière dont il aura à collaborer à l'harmonie générale du corps social, et c'est de lui-même aussi, qu'il sentira le rôle qu'il doit jouer et la tâche qui échoit, en revanche, normalement à son prochain.

La métaphysique de Steiner, comme celle de Goethe, débouche donc sur la question sociale, et celle-

ci est d'abord, pour l'un comme pour l'autre, une question d'éducation. Pour sauver l'Humanité des dangers qui la menacent (avant tout le triomphe du matérialisme, il faut, pour Steiner, utiliser la "Science de l'Esprit". Par elle, nous nous élevons dans le monde supra-sensible, alors que la technique, qui gagne de plus en plus de terrain, nous entraîne vers la matière, et nous éloigne de la vie. La plupart des réformateurs politiques croient pouvoir résoudre les problèmes sociaux par le savoir et les connaissances scientifiques. Pour Steiner, au contraire, les difficultés que connaît notre société, ne sauraient être surmontées que par la Science de l'Esprit, car l'Esprit est partout, même sans la matière, et c'est l'Esprit, qui transforme tout et donne la vraie connaissance, par là, la possibilité d'agir en profondeur.

De même que Goethe, à la fin de Wilhelm Meister esquissait, à grands traits, le tableau de la future société dans laquelle allaient vivre les Migrants, Steiner a imaginé un type de société originale, fondée sur la "tripartition". Selon cette théorie politico-économique, il appartient, à chaque individu de réunir, en lui, le citoyen, le producteur-consommateur, et l'homme libre. Il constitue en lui-même une cellule vivante, apte à participer à la régénération du monde qui l'entoure. Dans le système de la tripartition, se trouvent réunis : le socialisme pour la vie économique, la démocratie pour la vie juridique et politique, la liberté et le respect de l'individu, pour la vie spirituelle et culturelle.

L'homme nouveau adhérera, de plein gré, aux règles de cette société, les rapports sociaux ne s'appuyant plus sur la contrainte, mais sur la conscience qu'a chaque citoyen d'occuper la place qui lui revient et d'être utile à l'ensemble de ses semblables. L'auto-

rité devient donc une chose librement reconnue et acceptée. Mais cette société est, toutefois, différente de celle que Goethe prévoit pour ses Migrants, et où une forte police semble nécessaire pour maintenir l'ordre.

De même que le nouvel Etat imaginé par Goethe formait ses futurs citoyens dans des établissements spécialisés, de même Steiner, à la fin de la seconde guerre mondiale, fut amené, par un hasard peut-être mais dans la logique de sa pensée, à organiser une école, et à créer, par là, un type original d'établissement pédagogique, appelé à essaimer à travers le monde entier. Nous reviendrons sur ces "Waldorfschulen", et sur l'application qui y est faite des idées pédagogiques de Steiner. Mais il y a lieu, préalablement d'examiner dans quelle mesure cette pédagogie découle des conceptions métaphysiques du philosophe, et quels rapports elle a avec les idées de Goethe dans ce domaine.

---

### III. LES IDEES PEDAGOGIQUES DE STEINER

#### - STEINER "DISCIPLE" DE GOETHE ?

Les idées pédagogiques de Steiner découlent normalement de ses conceptions métaphysiques. Le but que cherche à atteindre l'éducation est de situer l'homme à sa place dans l'ordre cosmique auquel il appartient. Il faudra donc former la totalité de son être et non seulement meubler son esprit de connaissances. Au début de son livre L'Education de l'enfant, en partant de la Science Spirituelle (1907), Steiner compare la vie humaine à une plante "qui ne contient pas seulement ce qu'elle offre à nos yeux, mais encore un état futur qu'elle cache aux tréfonds de son être." Lorsqu'une plante déplaie ses premières feuilles, nous savons que des fleurs et des fruits sont proches. La plante recèle leurs germes. Mais, si on se borne à la simple observation de la plante, il est impossible de déterminer la forme future de ses organes. C'est l'étude de la nature même de la plante qui est la condition indispensable de cette recherche. De même la vie humaine recèle les germes de son avenir.

Aussi aucune réforme de l'éducation ne peut-elle aboutir, si elle ne s'appuie sur une connaissance parfaite des profondeurs de la vie humaine (tiefe Erforschung des Menschenlebens). Or, pour Steiner, cette connaissance profonde, indispensable à l'action pédagogique, seule, la Science Spirituelle est apte à nous la donner, car elle est une conception globale de l'Univers qui embrasse et pénètre toutes les parties de la vie humaine et fait découvrir les différents stades de son évolution.

L'éducation devra donc, avant tout, régler sa progression sur la constante métamorphose de l'enfant.

Goethe avait déjà énoncé cette règle, en conseillant d'éviter de lui donner des explications qu'il ne pourrait saisir à son âge. Steiner va beaucoup plus loin dans ce domaine, en établissant nettement la succession des différents paliers du développement de l'enfant. Pour lui, ce qui sépare, avant tout, l'homme de l'animal, est la possession d'un "Moi". Dans l'évolution de l'enfant, ce "Moi" n'apparaît qu'en dernier lieu, c'est une sorte de couronnement. Préalablement, l'homme était composé d'un "corps physique", d'un "corps éthérique" (Aetherleib), et d'un "corps astral" (Astral leib). Le corps astral et le Moi n'apparaissent que chez l'homme dans la nature, et il appartient au moi d'ennoblir et de purifier les corps inférieurs. Le corps éthérique est le porteur de forces vitales, celles de la croissance et de la reproduction, le corps astral se manifeste par les instincts, les désirs et les passions.

Si Goethe était persuadé de l'immortalité de son âme, et ne doutait pas d'une nouvelle utilisation de son esprit, après sa mort, Steiner est, lui, un partisan convaincu de la réincarnation, ou, plus exactement, d'une suite de réincarnations successives; aussi pense-t-il, qu'une des tâches premières de l'action pédagogique, devra être de rechercher, chez l'enfant, les traces de ses vies antérieures et des connaissances, alors acquises, mais devenues inconscientes dans sa vie actuelle.

La connaissance des lois qui régissent les développements successifs de la nature humaine constitue pour Steiner, la base indispensable de toute éducation. Ainsi, l'éducation esthétique, en particulier la contemplation d'œuvres d'art, agit sur le corps éthérique : l'homme se transforme, en pressentant, grâce à l'œuvre d'art, l'existence d'un monde plus élevé et plus noble,

que le simple domaine des perceptions sensorielles. La religion, elle aussi, favorise puissamment la purification et l'ennoblissement de ce corps éthérique, et les impulsions religieuses joueront un rôle capital, dans l'évolution de l'individu.

Steiner distingue trois stades dans le développement de l'enfant: d'abord de la naissance à la seconde dentition, puis de cette seconde dentition à la puberté, et enfin la période postpubertaire. A chacun de ces stades devra correspondre un style original de l'éducation. Au cours du deuxième stade, par exemple, il faudra utiliser intensivement les images et les symboles, car ceux-ci orientent l'imagination, où se déploie le corps éthérique. Il faut fournir à l'enfant des modèles à imiter; ceux-ci seront, d'abord, ses propres éducateurs, qui s'imposeront par leur autorité et la discipline indispensable. Cette autorité immédiate modèlera la conscience morale de l'élève à cette période de sa vie.

Comme Goethe dans la "Province Pédagogique" Steiner insiste sur la notion de respect: "la vénération et le respect sont des forces grâce auxquelles le corps éthérique se développe de la façon la plus heureuse. L'enfant de cet âge qui n'aura pas ressenti une vénération infinie, en pâtira toute sa vie durant ("L'Éducation de l'enf. p.36). Ce n'est pas seulement vers son maître que l'enfant, dans la vie quotidienne lèvera les yeux avec respect, mais également vers les héros de l'histoire, véritables autorités, dans le domaine de l'esprit. Les enfants s'imprèneront des récits tirés de la vie des grands hommes et des femmes dignes de servir de modèles, aptes à déterminer la conscience morale et à diriger l'esprit. Comme le conseille également Goethe, on ne communiquera que plus tard, les principes moraux abstraits, lorsque la puberté aura permis au corps astral

de jouer pleinement son rôle.

Mais ce n'est pas seulement dans le domaine de la formation morale, qu'il y aura lieu d'utiliser les symboles; ceux-ci joueront, également un rôle important, dans l'assimilation, par l'enfant, des lois du monde physique C'est en effet, sous la forme de symboles, que les mystères de la nature seront assimilés par l'enfant. C'est sous cette forme qu'on présentera d'abord les lois de la vie, plutôt qu'à l'aide des conceptions arides du raisonnement (op.cit.-p.37). Le vers de Goethe "Tout ce qui passe n'est qu'un symbole"devra être la formule inspiratrice de l'éducation pendant cette période. Steiner estime qu'il est capital pour l'homme de recevoir les mystères de la vie, sous le voile d'images symboliques, avant de les accueillir sous la forme de lois naturelles. Il pense que les écoles officielles font trop appel à l'intelligence, faculté de l'âme qui ne se développe réellement qu'après la puberté. Rappelons que ces symboles étaient également utilisés dans la province pédagogique., mais dans un domaine moins étendu, se limitant, avant tout, à la formation morale et religieuse.

Mais Steiner reste également proche de Goethe, lorsqu'il applique cette méthode "symbolique" aux sciences de la nature. Il place, ainsi, la notion d'"idée" avant celle de connaissance objective.. Il ne faut pas, pour lui, se contenter de présenter, d'examiner une plante, une graine, une fleur, du seul point de vue de l'observation matérielle: : tout doit servir de symbole à l'esprit et faire éprouver le pressentiment des mystères généraux de la vie. Les élèves devront être conduits à dépasser l'observation courante, à s'élever jusqu'à l'approche des "secrets spirituels" (die geistigen Geheimnisse-p.46), Lorsqu'ils observent un minéral, une plante, un animal. Nous retrouvons donc, ici,

la notion d'"idée-base", de "type", pilier de la pensée goethéenne. Car, pour Steiner comme pour Goethe, en présence de la véritable réalité, le matérialisme n'est qu'une illusion (der wahren Wirklichkeit gegenüber ist die materialistische Gesinnung phantastisch, p.46). La véritable réalité sera pressentie, par l'enfant, à travers les symboles, les idées fondamentales, les impulsions religieuses profondes (tiefendringende religiöse Impulse). Il percevra, ainsi, son insertion qui est celle de tous les hommes, dans l'ensemble de l'Univers (in das Weltganze eingegliedert).

Goethe qui percevait combien les bouleversements politiques et économiques allaient accélérer l'évolution de la société, au début du XIXème siècle, pensait qu'un nouveau système d'éducation devait nécessairement voir le jour. De même Steiner estime, qu'après la guerre de 1914-1918, et la naissance de l'Anthroposophie, une éducation nouvelle est indispensable, par suite de l'éclosion d'un monde nouveau. Dans sa conférence sur les Bases spirituelles de l'Éducation, il déclarait, en 1922, "la pédagogie qu'on pratique à l'école Waldorf, repose sur une vie spirituelle qui doit, j'en ai la conviction, aboutir à renouveler les idées en éducation, et les rendre conformes aux besoins de notre temps, aux grandes tâches qu'impose l'humanité à son stade actuel d'évolution" (p.14) il ajoutait "la question sociale actuelle est, en première ligne, une question d'éducation, car aujourd'hui, plus que jamais, se pose le problème : que faut il faire, pour élever le niveau de l'organisme social ? Il faut que participent à la communauté sociale des hommes qui sauront trouver aux problèmes pratiques, les solutions créatrices de l'esprit : il faut chercher la spiritualité dans la vie et en faire la base de l'éducation, pendant toutes les différentes époques de l'existence" (p.16).



L'éducation reposera donc sur une base spirituelle; pour Steiner, elle s'efforcera de réaliser la volonté de Dieu. Aussi n'appartiendra-t-il pas à l'école de donner une formation achevée. Elle évite d'enseigner des connaissances strictement intellectuelles, des constructions abstraites. Elle fournira un mode de connaissance qui nous fasse sortir de nous-mêmes, plonger dans la nature intime de tout ce qui nous entoure. Elle préparera l'enfant à recevoir, de la vie, la vraie formation.

Lorsque, dans les Bases spirituelles de l'éducation (p.30), Steiner déclare que l'esprit réside dans les profondeurs cachées, et que, par rapport à l'intellect n'est que le reflet dans un miroir, il n'est pas éloigné de Goethe. Lorsqu'elle observe une plante, un animal, un autre homme, notre pensée doit prendre racine dans la vie réelle de l'Univers, et Steiner reprend les expressions mêmes de Goethe, en nous demandant, lorsque nous voulons parvenir à la contemplation, non pas physique, mais spirituelle du monde, de transformer notre organisme tout entier en un "oeil"; c'est par là que nous parviendrons à la "clairvoyance". Aussi l'éducation classique, qui veut rendre "concret" pour l'enfant, ce que nous voulons lui enseigner, est-elle dans l'erreur, car, sous prétexte de devenir concrets, nous enlevons toute profondeur à notre enseignement.

A partir de tels principes, n'y a-t-il pas lieu de craindre que l'enfant, éduqué dans une conception aussi originale, aussi idéaliste du monde, ne se trouve, son éducation terminée, coupé de la société qui l'entoure. Steiner a eu conscience de ce danger: mettait sur pied une éducation idéale, mais séparée de la société contemporaine. Aussi déclare-t-il fermement qu'aucune méthode d'éducation, quel qu'en soit le principe, ne peut arracher un être humain à son milieu. Ce n'est pas un

méro que l'on éduque, mais un être qui est l'enfant de ses parents et un produit de l'ordre social.

Goethe ne semble pas avoir eu ce même souci. Sa Province pédagogique est assez coupée du monde, les élèves de leurs parents malgré les foires et quelques fêtes, où tous peuvent se retrouver.. Il faut pour Steiner que l'enfant trouve sa place dans le monde moderne, actuel, et non qu'il soit produit pour une société utopique comme celle des Migrants. Certes, Steiner n'approuve nullement l'état moral du monde contemporain et la nouvelle institution pédagogique travaillera à le modifier radicalement, mais, pour le moment, que ce monde soit bon ou mauvais, nous devons vivre avec lui et nous n'avons pas le droit d'en détacher l'enfant. L'éducateur aura donc la tâche difficile de réaliser un idéal d'éducation, tout en restant en contact étroit avec la vie, telle qu'elle est.

Si l'on ne peut prendre ses distances par rapport à la société actuelle, il faut également percevoir, en même temps, le monde différemment de la façon dont il est perçu, dans ce début du XXème siècle. En effet, pour Steiner, on ne remarque pas assez qu'au cours des quatre ou cinq derniers siècles, la civilisation occidentale est entièrement tombée dans l'"intellectualité" ce qui est un signe de vieillesse, car c'est avec l'âge qu'on devient intellectuel. Par là, nous avons perdu la faculté de voir, dans l'être humain, ce qui fait de lui un être à part dans l'Univers.

L'Anthroposophie, elle, cherche à redonner à notre époque une connaissance du monde qui n'exclue pas l'homme, ni ne se borne à voir en lui, uniquement le dernier produit de la série animale. Il faut discerner, en l'homme, la présence de l'esprit, son action; la pédagogie sera liée à cette position métaphysique, car, lorsqu'on reconnaîtra l'être humain comme le centre de

l'Univers, on aura la réponse à tous les problèmes de l'éducation, car la nature de l'enfant, elle-même, sera clairement révélée.

Le sens et le but véritables de l'enseignement, sont d'amener l'homme, pendant sa vie terrestre, à parfaire son développement spirituel, à réaliser, dans le monde extérieur, dans la vie pratique, "les connaissances supérieures qui lui sont propres" (L'Enfant et le Cours de la Vie-p.23). N'est-ce pas exactement le chemin que Goethe a fait parcourir à Faust, et même la voie qu'il a lui-même suivie ? Ce mélange d'idéalisme et d'action, en un mot la spiritualisation de la vie pratique, est le but que Goethe s'est, également, efforcé d'atteindre. Steiner souhaite que l'homme "ose" mettre ses entreprises sous le signe de ses connaissances "non matérielles". "Celui qui aura compris, à l'aide de ses forces spirituelles sous-jacentes à tout phénomène, ses propres expériences dans le monde, celui-là sera sain, joyeux, plein d'espérance et toujours prêt au travail, car tout lui deviendra reflet des réalités spirituelles. Alors l'esprit de l'homme pourra se rencontrer avec l'esprit universel, alors l'évolution progressera sans discontinuer, pour le salut de tout ce qui existe" (p.24).

N'est-ce point ce que révèle, sur un mode mineur certes, et sans que les choristes en soient conscients, le chant de mineurs dans le Wilhelm Meister, exprimant la joie d'accomplir une oeuvre librement consentie et qui intègre chacun d'eux au monde qui le dépasse.

De cette unité ressentie par tous, découle nécessairement un sentiment de fraternité. Steiner insiste sur la période qui suit la puberté, de quinze à vingt et un ans environ; la vie sexuelle se développe alors, mais elle n'est qu'un aspect de ce nécessaire amour humain. Or cet amour humain est une force qu'il appartient

dra à l'éducateur de diriger, de développer pour qu'elle survive dans la vie active que l'élève va rencontrer, au sortir de son établissement de formation. " Jamais la vie économique qui est une exigence historique, ne sera enflammée par ce qui doit l'enflammer : c'est à dire la fraternité, l'amour de l'humain, si l'on n'a pas développé cet amour au cours des années d'adolescence" (L'Educ. un prob. soc.p.33 ). Cet amour humain conduira nécessairement à l'amour pour la totalité du monde extérieur.

Pour Steiner, à l'aube du XXème siècle, comme pour Goethe au début du XIXème, nous sommes à un tournant de l'histoire humaine. Une autre vie sociale doit et va naître, d'où la nécessité d'une radicale transformation de l'éducation, pour la rendre apte à contribuer à la naissance de cette nouvelle société. Notre vie culturelle et spirituelle, base de notre actuelle civilisation, est devenue étrangère au monde réel, nous ne savons saisir la vie et la transformer par l'action. L'organisme social, aujourd'hui, est un anachronisme. Pour Steiner, c'est un mélange de structures spirituelles grecques et de structures juridiques romaines. De nouvelles relations adaptées à la structure économique et à la vie spirituelle nouvelles sont indispensables. Par l'individualisme moderne, nous avons perdu la signification cosmique. Il faut inciter l'humanité à se protéger contre le développement exclusif de l'intelligence, contre son monopole, à s'élever au-dessus de la connaissance scientifique, "grâce à une autre connaissance de la réalité, qui n'en reste pas à l'observation de la nature, mais qui pénètre l'esprit agissant derrière la nature" (Education, Probleme social, p.46). Par là, nous atteindrons un "vouloir" pénétré d'âme et d'esprit. Dans cette nouvelle société, on pourra parler de "concepts inspirés", (p.62) qui conduiropt

les hommes à se vouer d'eux-mêmes à l'organisme social. Ils voudront, comme les Migrants dans le Wilhelm Meister, s'adonner au travail, par suite de la compréhension, qui est désormais la leur, de l'essence de la société.

En résumé, Steiner veut faire sortir la société du matérialisme actuel, pour retrouver le chemin de l'esprit. Nous avons vu que, quatre-vingts ans plus tôt, lors de la naissance du machinisme et du développement scientifique, Goethe avait pressenti les dangers courus par la société de son époque, il s'était efforcé, en adaptant les hommes aux nécessaires progrès industriels, de préserver les droits de l'esprit, par l'art en particulier, et une certaine morale religieuse.

C'est pourquoi Steiner voit en Goethe, l'homme le plus caractéristique de cette recherche de la connaissance, car il est allé vers le vivant, vers la métamorphose. Steiner le présente comme "l'homme de la cinquième époque, postatlantéenne, à ses débuts", le spécimen humain résultant de la renaissance due à l'action du Christ, dont la rédemption a été le point de départ du "Christianisme cosmique".

Notre propos n'est pas d'entrer, ici, dans ces spéculations métaphysiques. Nous voulons seulement souligner à quel point Steiner a subi l'influence des idées de Goethe, même s'il les a adaptées, inconsciemment sans doute, à sa cause. Pour lui, Goethe a, par ses oeuvres scientifiques, ouvert une voie nouvelle à la science, la conduisant à passer du mort au vivant, à sortir des concepts abstraits, toujours plus ou moins mathématiques, pour entrer dans le monde des concepts vivants.

Par de nombreux points, la pensée de Steiner est donc voisine de celle de Goethe, en particulier sur les plans métaphysiques et pédagogiques. Avant d'examiner

ce que l'on pourrait appeler l'application pratique des idées pédagogiques de Steiner, c'est à dire l'organisation, les programmes et les méthodes des "Waldorfschulen, il y a <sup>donc</sup> lieu de se demander si il peut vraiment être considéré comme un "disciple" de Goethe, et d'examiner ce qu'il pensait, lui-même, de ses rapports avec ce dernier.

#### Steiner, "disciple" de Goethe ?

Si l'on se souvient que le "temple", s'il est possible d'utiliser ce terme, pour parler de l'ensemble architectural, édifié par Steiner à Dornach, porte le nom de "Goetheanum", il est difficile de nier que Steiner doive beaucoup à Goethe.

Nous avons vu que, dans son "Autobiographie" en de nombreuses pages, Steiner traitait de sa découverte des idées de Goethe. Mais il semble qu'il se soit efforcé de souligner le caractère autonome, indépendant de sa propre pensée, insistant sur le fait qu'il n'aurait trouvé en Goethe que l'affirmation d'idées qui avaient déjà mûri en lui, en particulier dans le domaine scientifique: "Autemps de mes plus fréquentes visites chez Schröer, le problème des rapports spirituels et du monde naturel m'apparut sous un angle nouveau. La méthode scientifique de Goethe n'y était absolument pour rien, car Schröer, lui-même, ne pouvait rien me dire de décisif, au sujet des travaux de Goethe dans ce domaine" (Autobiographie, tome I, p.105). Toutefois Steiner reconnaît que Schröer "le fit pénétrer assez avant, dans la vie spirituelle de Goethe" (op. cit. p.106).

Il semble bien, malgré tout, que les idées scientifiques de Goethe aient profondément marqué Steiner qui écrit: "lorsqu'on sera parvenu à réfléchir sur la nature dans le sens que j'ai indiqué, alors seulement la science rendra justice aux recherches naturalistes de Goethe". Cependant Steiner nie aussitôt toute rela-

tion de maître à disciple"Malgré toutes les objections de la physique classique contre la théorie des couleurs de Goethe, je fus, à partir de mes propres expériences amené à m'éloigner de plus en plus, de la théorie classique pour rejoindre Goethe (op.cit.p.108). Même souci d'autonomie, même défense de son originalité, lorsque Steiner parle de sa conception des êtres vivants "J'étudiai les différentes formes de l'organisme humain animal et végétal. j'accédai, ainsi, d'une manière tout personnelle à la "Théorie des Métamorphoses" de Goethe (p.109). Mais Steiner ne peut nier l'influence sur sa propre pensée, de la conception goethéenne des "Idées". "J'étais seul dans mes idées, mon âme quelque peu déprimée, se trouvait soulagée chaque fois que je reprenais la lecture de la conversation entre Goethe et Schiller, au sortir de la séance de la Société d'Histoire Naturelle de l'Éna (op.cit.p.111). Steiner découvre que Goethe, lui aussi "voyait en esprit le tout, comme il voyait le détail par les sens", et il célèbre la découverte méthodologique, fondamentale, à ses yeux, réalisée par Goethe "Ce que Galilée avait fait pour l'inorganique, Goethe s'est efforcé de la réaliser pour l'organique. Ainsi, devant il, pour moi, le Galilée du règne organique"(op. cit. I,p.122).

C'est pourquoi Steiner, dans son Introduction aux oeuvres botaniques de Goethe, tient à souligner l'importance de cette découverte : "J'ai voulu montrer que Goethe, dans sa théorie des métamorphoses s'engageait sur la voie d'une pensée spirituelle, appliquée aux effets de la nature organique"(p.123). et il trouve, ou retrouve chez Goethe, l'idée fondamentale de sa propre conception du monde: "Les considérations de Goethe sur la nature établissent une progression naturelle, degré par degré, allant de l'inorganique à l'organique; vue sous cet angle, la science naturelle devient, peu à peu, une science spirituelle (p.124).

Si Steiner reconnaît l'importance de son séjour à Weimar, qui constitue un point fort de son existence (p.157), il ajoute, toujours poussé par cette crainte de passer pour un simple disciple de Goethe "lorsque je me penchais sur les manuscrits de Goethe, je ne faisais que formuler, avec plus de précisions, des pensées, qui, depuis longtemps, étaient les miennes"(p.160). Ainsi donc, Steiner reconnaît qu'il existe une similitude réelle entre sa pensée et celle de Goethe. Mais, pour lui, Goethe n'est pas allé assez loin; il est, pour ainsi dire, resté en chemin, il n'a pas osé s'élever jusqu'à l'esprit. "C'est encore mon destin qui m'a amené à élaborer mes propres conceptions à la suite de celles de Goethe, lui aussi avait aspiré à une conception spirituelle du monde. En maintes occasions, il met en évidence le caractère spirituel de la nature, mais il ne saurait parler du monde pur de l'esprit, car il n'a pas poussé sa conception spirituelle de la nature, jusqu'à la vision directe de l'esprit" (op.cit.p.171). Steiner va même jusqu'à affirmer qu'il a dû "sans cesse se détourner de Goethe, pour élaborer sa propre conception du monde, mais qu'il était, à nouveau, attiré vers Goethe, pour mieux interpréter sa philosophie, au moyen des idées que, lui Steiner, avait acquises (p.185).

A plusieurs reprises Steiner revient sur le fait que Goethe ne serait pas allé jusqu'au bout de ses découvertes spirituelles: "lorsque Goethe parlait de la nature, il vivait une expérience spirituelle. Mais en s'élevant au-dessus de cette connaissance vivante, en vue de conceptualiser cette expérience, il craignait de s'égarer dans l'abstraction; il voulait bien vivre cette expérience spirituelle, mais il ne désirait pas en dégager une théorie"(p.180).

A nouveau, dans le tome II de son Autobio-



graphie, Steiner insiste sur le fait que Goethe n'est pas allé assez loin, contrairement à lui, Steiner: "Goethe, en réalité se tournait vers les êtres et les phénomènes naturels, il désirait s'en tenir à la nature, à la pure contemplation des formes végétales, animales et humaines. Toutefois, tandis que son âme s'adonnait à ces préoccupations, il touchait déjà partout à l'esprit; il le découvrait, oeuvrant au sein de la nature, mais il ne voulut pas s'élever jusqu'à la contemplation de l'esprit en tant que tel, agissant et vivant. Certes, il élabore une connaissance du monde de la nature, conforme à l'esprit, mais il s'arrêta au seuil d'une connaissance du monde spirituel, de peur de perdre la réalité" (Autobiographie II, p.30).

Steiner refuse donc d'être considéré comme un disciple de Goethe. Il affirme que l'étude approfondie des oeuvres de Goethe, lui aurait même fait perdre du temps: "Si mon destin ne m'avait pas poussé à cette confrontation avec lui, mon développement eût été moins lent. J'aurais alors poursuivi mes propres expériences spirituelles et je les aurais formulées telles qu'elles se présentaient à moi, j'aurais ainsi, été plus vite entraîné dans les mondes de l'esprit;" (p.181). Steiner reconnaît toutefois, qu'il lui aurait manqué cette incitation à lutter pour atteindre le fond de lui-même.

On retrouve ce refus de parrainage, lorsque Steiner souligne l'originalité de l'Anthroposophie, par rapport aux mouvements théosophiques ou maçonniques.

Si Steiner s'est toujours efforcé de montrer l'indépendance de sa pensée envers celle de Goethe, il est possible de se demander s'il n'a pas trop insisté, et si cette insistance même n'est pas suspecte. La notion de métamorphose, le sens de l'unité de la nature, l'importance de la spiritualité dans la création, nous les avons déjà trouvés chez Goethe, avant de les découvrir

chez Steiner, et si Goethe n'est pas allé aussi loin que Steiner, peut être est-ce justement parce qu'il ne voulait pas aller trop loin.

Une étude approfondie des rapports de la conception du monde chez <sup>Goethe</sup> et de la métaphysique de Steiner n'est pas l'objet de ce travail. Nous avons voulu seulement souligner les points communs de leur démarche spirituelle. Ces analogies, nombreuses et profondes permettent, nous le croyons, de relier la philosophie des écoles Steiner aux conceptions pédagogiques de Goethe.

---

#### IV APPLICATION DE LA PÉDAGOGIE STEINERIEENNE LES WALDORFSCHULEN

“sous l'autorité de Goethe”

Il n'entre pas dans le cadre de notre étude d'examiner, en détail, tous les aspects de l'enseignement, tel qu'il est donné dans les écoles-Steiner, en Allemagne, en France et dans le monde. Nous nous bornerons à mettre en valeur les points qui, liés à la métaphysique de Steiner, peuvent être rapprochés des conceptions goethéennes.

Nous avons vu que la première école -Steiner avait eu une origine quasi accidentelle. Le directeur de la fabrique de cigarettes Waldorf, songeait, dans le chaos qui suivit, en Allemagne, la première guerre mondiale, à créer une école unique, où tous les enfants seraient admis, sans distinction de milieu, enfants de cadres comme enfants d'ouvriers. Or les employés de l'usine connaissaient Rudolf Steiner qui leur avait fait des conférences sur la tripartition. Ils donnèrent donc leur accord et l'école s'ouvrit, pour répondre, avant tout, à un besoin social. Rapidement, elle accueillit des enfants étrangers à l'entreprise, et son effectif finit par dépasser le millier d'élèves.

L'Anthroposophie, science spirituelle, créée par Steiner, allait être naturellement à la base de la doctrine pédagogique appliquée. Cette science se propose d'apporter une conception nouvelle de la vie, conception opposée aux objectifs de notre civilisation actuelle, née de la pensée matérialiste au cours de la seconde moitié du XIXème siècle. En 1920, Steiner pensait que tous les domaines de l'activité intellectuelle portaient l'empreinte selon lui maléfique, de l'esprit matérialiste. Dans une conférence faite en 1924 à Stuttgart, sur l'éducation des

Educateurs, il déclarait en effet: "La civilisation moderne, si impressionnante par ailleurs, tout en nous rapprochant de certains phénomènes de la nature, nous a éloignés de notre culture, c'est la pédagogie qui a vraiment le plus à souffrir de cet état de choses" (p127

La "science spirituelle", consciente du fait que l'homme est un être très complexe, veut développer, en lui, ce qui n'est pas exclusivement soumis à sa nature physique. Elle veut pénétrer à l'intérieur de l'être humain pris dans sa totalité. L'Anthroposophie se propose comme un chemin de connaissance qui relie l'esprit qui est en l'homme à l'esprit qui est dans l'Univers. Le matérialisme ne peut comprendre la matière, car celle-ci est le "champ où l'esprit travaille en permanence", (Plan Scolaire p.18). Le pédagogue formé à l'Anthroposophie devra discerner comment le corps se développe par l'action de l'âme et de l'esprit, alors que la science actuelle néglige le fait que l'homme voit confluer en lui toutes les lois de l'Univers, et qu'il est lui-même un microcosme en face de la création.

Le but à atteindre est l'épanouissement d'un être harmonieux, par la connaissance simultanée de son corps, de son âme, de son esprit, mais aussi d'un être capable d'agir dans et sur la société qui l'entoure. Le développement du sentiment, de la pensée et de la volonté chez l'enfant, créera un équilibre capable de se maintenir, chez l'adulte, sa vie durant. Aussi l'éducateur devra-t-il, en particulier, modeler l'intellect, pour qu'il s'unisse progressivement, surtout lors de la puberté, à la volonté. Travail difficile, qui fait du maître une sorte d'artiste, au rôle capital dans la société. On comprend pourquoi Steiner, à la différence de Goethe, a consacré près de cent soixante dix conférences à la formation des enseignants. Pour lui, c'est à travers l'école, et par conséquent grâce aux éducateurs, que la nouvelle société se préparera.

Fort éloigné, ici encore de Goethe, Steiner n'a pas s'est pas contenté d'exposer les principes généraux de sa pédagogie. Il est entré dans les détails pratiques recherchant quel devait être le programme pour chaque discipline et au niveau de chaque âge de l'élève. Déjà, avant l'ouverture de la Waldorfschule, fin août 1919, Steiner avait réuni les futurs maîtres, dans un séminaire de quinze jours, où fut élaboré, pour ainsi dire, un charte sommaire de la pédagogie steinerienne. Jamais Steiner n'a cessé d'apporter un soin attentif à la pédagogie appliquée dans ses écoles.

Dans trois conférences, appelées d'ailleurs Conférences du Plan Scolaire, il a décrit minutieusement la progression à suivre dans l'enseignement des différentes disciplines. Ce n'est, toutefois, qu'en 1925, qu'un membre de la première équipe formée par Steiner, Mme Caroline de Heydebrand, (1886-1938) rédigea, en regroupant toutes les publications de Steiner dans le domaine pédagogique, ce qui est appelé, depuis, le "Plan Scolaire", recueil de directives restées, pour l'essentiel, toujours en application.

Le Plan Scolaire représente ce que l'on pourrait appeler les "Instructions Officielles" des écoles Steiner. Il précise, classe par classe et discipline par discipline, et le programme à étudier, et la manière d'enseigner. C'est un cadre précis, mais cependant sans rigidité, car, d'une part une grande liberté est laissée au génie propre de chaque professeur, et d'autre part les écoles Steiner doivent s'adapter à l'évolution de la société aux progrès scientifiques, et se conformer nécessairement à la réglementation scolaire des pays où elles sont implantées. Toutefois, aujourd'hui encore, une soixantaine d'années après sa rédaction, le Plan Scolaire donne encore leur unité pédagogique, à tous les établissements d'éducation qui se réclament de la Waldorfschule.

On ne saurait, certes, mettre en parallèle le Plan Scolaire et la Province Pédagogique.. Les écoles Steiner existent, fonctionnent, obtiennent des résultats contrôlables. Elles se développent, s'implantent, de plus en plus nombreuses à travers le monde. La Province Pédagogique est demeurée une utopie. Goethe n'a pas voulu faire oeuvre de fondateur d'institution, en imaginant et en décrivant minutieusement un établissement de formation conforme à ses conceptions philosophiques et pédagogiques. Il est resté, volontairement, dans l'imprécision, dans le flou. Toutefois, une parenté étroite existe, nous l'avons vu, entre les idées scientifiques, philosophiques métaphysiques de Goethe et celles de Steiner. Il est donc normal de rapprocher leurs conceptions pédagogiques.

-----

La pédagogie steinerienne veut, avant tout, considérer l'être humain dans sa totalité, et dans son développement. Elle s'astreindra à suivre, pas à pas, les différentes phases de son évolution, pour dégager et intensifier les forces que l'homme, et, par conséquent, l'enfant, possèdent en eux. Ces qualités innées, on s'efforcera de les découvrir, de les faire s'épanouir, de faire de l'élève un être harmonieux et complet, ouvert sur la vie.

De même que le germe de la plante, ou la cellule première de l'animal, contiennent, en potentiel l'être qui se réalisera peu à peu, de même les qualités innées ne sauraient être modifiées radicalement par l'éducation. Elles forment la base sur laquelle celle-ci devra construire. Goethe avait insisté, dans différents passages de son Wilhelm Meister, sur le rôle fondamental de ces qualités innées, dont la connaissance est indispensable à l'éducateur. Steiner estime que c'est dans le

cadre des disciplines artistiques et des travaux manuels que se développent et s'épanouissent ces dons propres à chaque élève, sans que des niveaux de valeur puissent être établis, par suite de l'originalité foncière de ces qualités. Aussi tout classement en doués et non-doués, ne peut il être qu'arbitraire. Telle était déjà la conception du professeur d'Odile, dans les Affinités Electives. Développer ces forces ces dons que chaque enfant possède en lui, est plus important que de lui transmettre une somme de connaissances abstraites, et théoriquement définitives, comme s'efforçait, hélas, de la faire, d'après Steiner, l'enseignement officiel.

Comme la plante et l'animal, l'être humain faisant partie de la nature, il se trouve, de ce fait soumis à ses rythmes et s'y adapte de manière personnelle et originale. Ce sera donc une condition essentielle de la réussite pédagogique, que de travailler en parfait accord, avec le système rythmique profond de chaque enfant : "Un tissu maternel de rythmes harmonieusement entrelacés, voilà ce qui maintient la vie dans l'univers et dans l'homme" (p.36). Telle est la raison du rôle capital des rythmes dans la pédagogie steinerienne. La conformité de l'enseignement au rythme de l'élève évite, d'autre part, tout surmenage, toute fatigue. Tout devra donc suivre un rythme : la journée scolaire, l'année, l'enseignement des différentes disciplines, voire les rapports maître/élève, en un mot toute l'activité pédagogique. On prendra le plus grand soin d'instituer une alternance des phases de tension et des phases de décontraction.

Par là, Steiner se conforme à la loi universelle que Goethe formulait dans son Traité des Couleurs (§ 38). en affirmant que l'inspiration appelle l'expiration, toute systole une diastole et que là est la formule éternelle de la vie.

Aussi l'organisation de l'emploi du temps joue-t-il un rôle capital et est-il considéré comme fondamental dans les écoles-Steiner. Il est, en effet, en liaison avec les réalités les plus profondes de l'être humain; l'alternance des matières étudiées, la manière de les présenter, sont liées aux variations physiologiques et psychiques de l'enfant. L'emploi du temps devra répondre aux besoins profonds de l'écclier, et ne comme celà est, selon Steiner, souvent le cas à des commodités administratives ou au confort des enseignants.

Il découle, évidemment, de tels principes qu'on ne saurait plus découper les journées de travail, en séances d'une même durée arbitraire d'une heure ou de quarante cinq minutes, ni obliger l'élève à passer, à chaque changement d'heure d'une discipline à une autre. La pédagogie steinerienne était et est encore aujourd'hui sur ce point, en particulier, très novatrice, en instituant l'enseignement par "périodes" (Epochalunterricht). Elle refuse la succession désordonnée, au cours d'une même demi-journée, de différentes matières, présentées sans lien les unes avec les autres, ce qui "compartimente" la science, nuit à l'attention et fatigue l'élève. Aussi les disciplines importantes, langues maternelle, histoire, géographie, physique, chimie, sciences naturelles sont-elles enseignées, à tour de rôle, chaque matin, pendant une heure trois quarts environ, avec parfois même une heure supplémentaire après la récréation et celà pendant quatre à six semaines consécutives. L'enseignement se présente donc, comme une succession de cycles spécialisés. Une révision générale, prévue en fin d'année, permet de rafraichir les connaissances du programme.

On ne trouve pas, certes, de telles précisions dans la Province Pédagogique, mais il est évident que les élèves ne sont pas soumis au rythme de nos emplois du temps, il semble, au contraire, qu'ils s'adon-



ment pendant de longues périodes, à la discipline principale qu'ils ont choisie. Seules les langues vivantes, comme d'ailleurs, dans les écoles Steiner, sont enseignées d'une manière régulière. Goethe fait insister le professeur d'Odile sur le respect indispensable du rythme propre à chaque élève et sur l'impossibilité de sanctionner de la même manière le travail et les capacités de deux élèves aussi différentes qu'Odile et sa cousine, l'une étant lente mais précise, l'autre vive mais plus superficielle.

A cette première originalité, l'enseignement par périodes, s'ajoute, dans les écoles Steiner, le fait qu'un même éducateur (sauf pour les langues, la musique et l'eurythmie) prend en charge les mêmes élèves, pendant les huit premières années de leur éducation; soit, dans notre système scolaire, du cours préparatoire à la classe de troisième des collèges. Certes, les différentes disciplines ne peuvent être enseignées que séparément, mais il appartient à ce professeur principal de dégager de son enseignement, et à travers les différentes matières, une conception d'ensemble : par lui, le monde n'apparaît plus à l'enfant comme dissocié, divisé en domaines séparés sans relations entre eux, mais comme formant, au contraire, "un tout merveilleusement cohérent".

L'enseignement par périodes, joint au fait qu'un même professeur a en charge les mêmes élèves pendant huit années consécutives, permet de donner une grande unité aux disciplines enseignées, mais, par là surtout, ce premier cycle de formation devient une unité éducative, un ensemble pédagogique cohérent, car le professeur a la possibilité de suivre, pas à pas les métamorphoses qui transforment l'être même de son élève; il peut adapter ainsi son enseignement à ses profondes et fondamentales mutations. Goethe avait, lui-aussi dans le personnage du professeur d'Odile souligné le rôle

capital du professeur-pédagogue, parfaitement au courant des possibilités de son élève et de leurs transformations progressives.

La pédagogie de Steiner s'efforce donc de suivre, le plus près possible, les différentes métamorphoses de l'enfant, tout en donnant à l'enseignement une unité profonde, grâce à une vue d'ensemble de la formation. Dans cette optique, une discipline originale, inventée et mise au point par Steiner, permet de maintenir, au cours de toute la formation, une liaison constante entre la pensée et le corps physique, en accord avec le rythme profond de la nature. Il appartient à l'"Eurythmie" de développer, chez l'élève, la conscience de ce rythme fondamental. Une progression régulière de la première à la douzième année d'enseignement, permettra de rendre "visible" le mouvement même de notre système solaire, en faisant participer tout le corps aux forces qui parcourent le monde. Elle apportera, par là, aux âmes des jeunes "force et certitude intérieures" (op.cit.p.136).

-----

Certes les écoles-Steiner enseignent nécessairement les matières qui figurent aux programmes des écoles des pays où elles sont implantées, mais la manière de présenter ces différentes disciplines est particulièrement originale. En chacune d'elles, le monde doit se refléter comme une unité vivante. La recherche de la vie, en toute chose conduira à éviter de lier strictement la connaissance aux données des sens. La simple observation ne suffit pas: la connaissance que procurent collections de pierres, herbiers, animaux empaillés, voire, aujourd'hui, documents photographiques, reste imparfaite et fautive, tronçonnée en domaines séparés, sans unité vivante.

Cette conception pédagogique est conforme, ici encore, aux idées de Goethe sur la pédagogie des sciences. Il faisait rejeter par Makarie, toute étude d'êtres dépourvus de leur vie propre et isolés de leur cadre naturel. L'observation des êtres ne peut être qu'un tremplin, permettant de découvrir, en partant des données des sens, la vie réelle qui, justement, ne se livre pas aux sens, mais les dépasse.

L'éducateur ne saurait donc se borner à répéter ce qui se trouve dans les livres, sinon les connaissances enseignées apparaîtraient comme desséchées, comme fossilisées. Il faudra que le maître repense, recrée l'enseignement de chaque discipline, pour lui conférer une vie propre. Il sera donc un véritable créateur, voire un artiste, qui fera appel, avant tout, à l'imagination des élèves. Dans les premières années tout au moins, l'éducateur devra tout métamorphoser pour faire apparaître l'objet de son enseignement sous forme de personnages, de contes et de légendes: "Tout ce que l'enfant apprend dans son jeune âge (de six à neuf ans), sur la plante, l'animal, les minéraux, le soleil la lune, les montagnes, les fleuves, doit revêtir cette forme imagée, car c'est l'âge où l'enfant est uni au monde, le monde à l'enfant...l'enfant et le monde ne font qu'un à cet âge" (Steiner, Conférence dite de Noël décembre 1921, janvier 1922. Il faut que l'imagination rende vivant ce qui est inerte et le rattache à la vie. L'image joue alors un grand rôle, car elle stimule l'imagination, et se situe à l'opposé de la connaissance intellectuelle.

Lorsque l'enfant aura atteint une douzaine d'années, il faudra, avant tout, lui faire comprendre la présence de la vie en toute chose et en l'homme. La recherche de la vie n'excluera même pas, curieusement, le monde inanimé et cela d'une manière originale, mais

toutefois, assez discutable; on reliera, par exemple, l'étude d'une pierre à celle de l'évolution de la montagne. C'est par ce sens de la vie que l'on parviendra à la connaissance véritable du monde, et non à une connaissance mécanique des phénomènes, connaissance qui ne voit dans l'oeil de l'homme qu'un appareil d'optique, dans le coeur qu'une pompe aspirante et refoulante. La science matérialiste n'est apte qu'à élaborer cette connaissance partielle, aussi, d'après Goethe n'arrive-t-elle pas à l'appréhension vraie des phénomènes. Dans une telle pédagogie, les manuels scolaires n'ont, au début des études du moins, que peu de place. Rappelons qu'il n'était même pas fait mention de livre dans la Province Pédagogique.

Le souci de s'adresser, d'abord, à l'imagination, avant d'agir sur l'intellect, conduit à éviter, aussi longtemps que possible, le recours à l'abstraction.. C'est ainsi que, les signes abstraits ne représentant rien pour le jeune enfant, on n'abordera l'écriture qu'à travers le dessin et la peinture, c'est par le dessin également, que l'enfant se familiarisera avec les caractères d'imprimerie, et, progressivement, apprendra à lire.

Pour les mêmes raisons, on ne présentera pas à l'enfant des notions abstraites de géographie, mais on l'intéressera, comme le souhaitait Goethe par la bouche de Götz, au monde qui l'entoure et qu'il connaît depuis son jeune âge. On insistera, dès le début, sur les liens qui l'unissent au milieu où il vit, sa terre natale, ses montagnes, ses fleuves, ses prairies. Le souci de lui faire pressentir l'unité du monde, fera ajouter les plantes et les animaux familiers, et l'on s'efforcera, pour mieux toucher la sensibilité de l'élève et son imagination, de présenter les notions à acquérir, sous forme de récits vivants, de contes personni-

fiant les animaux, les prêtres, les étoiles.

Un même souci d'éviter l'abstraction se retrouve jusque dans l'initiation au calcul. Ce sont des exercices rythmiques qui conduiront l'élève à compter. De plus, le principe de "globalité", qui doit constamment diriger l'élève vers une vue synthétique, fera partir du tout, pour arriver aux parties. On apprendra, curieusement à additionner en partant de la somme, à multiplier, en partant du produit. Steiner estime que ce processus est normal, car l'homme perçoit d'abord un être dans son entier, avant d'en remarquer les détails, qu'il s'agisse d'un paysage, d'une plante, d'un animal. D'autre part cette méthode présente, pour Steiner un aspect moral : elle apprend à l'enfant à partager, plutôt qu'à amasser, ce qui ne sera pas sans influence sur ses rapports futurs avec les autres hommes.

La grammaire étant considérée comme abstraite, ne sera pas enseignée pendant les trois premières années de l'étude d'une langue étrangère. L'enseignement de cette langue sera strictement oral, conformément à l'opinion de Goethe, qui, dans la Province Pédagogique, supprime, lui aussi, toute étude grammaticale.

L'influence de Goethe sur les idées pédagogiques de Steiner apparaît dans l'enseignement de presque toutes les disciplines. A l'occasion de la pédagogie de l'histoire et de la géographie, Steiner fait par exemple curieusement appel à la théorie goethéenne de la systole et de la diastole, dans la nature comme chez l'homme. L'histoire, dit-il, en dépeignant les exploits et les souffrances de l'âme humaine, tend à amener l'enfant à se replier sur lui-même, la géographie, par contre en découvrant de lointains horizons, élargit l'esprit et éveille, dans le cœur, le sentiment de la fraternité, qui unit l'enfant à tous les êtres terrestres.

Dans l'étude des sciences de la nature, l'in

fluence des idées scientifiques de Goethe est encore plus manifeste. Au cours des premières années de sa scolarité, l'enfant, à l'occasion des leçons de choses, prend conscience de son entourage: il apprend comment on construit un mur, s'initie aux travaux agricoles, reconnaît quelques céréales. Mais avant tout, il découvre que l'animal a besoin de la plante pour se nourrir, la plante du minéral pour vivre et se développer. Les leçons de choses lui révèlent l'union étroite de tous les êtres, leur interdépendance. Elles feront germer, chez l'enfant, un sentiment de reconnaissance envers ce qui l'entoure et est plus élevé que lui; nous reviendrons sur cette notion de respect, voisine de la conception goethéenne de l'éducation morale.

L'étude des sciences naturelles remplacera les leçons de choses, après la troisième année. L'enfant, jusqu'ici, voyait dans une créature animale, un être familier, sympathique ou hostile.. Désormais; tout animal, tout végétal devient un objet d'étude, par pour lui-même.. Mais le centre de l'enseignement reste la créature humaine: les animaux seront donc étudiés dans leurs rapports avec l'homme, on comparera leur organisme avec celui de l'être humain, et l'homme apparaîtra alors, conformément aux idées de Goethe, comme le couronnement de la création.

Lors de l'étude des plantes, la notion d'unité de la création et de la vie restera essentielle. La botanique montrera comment le règne végétal forme comme un immense organisme vivant. Suivant de très près les théories de Goethe dans la "Métamorphose des Plantes", on expliquera aux élèves, comment une plante se modifie suivant le sol et le climat.

A la fin de la huitième année (soit la classe de troisième de nos collèges), certains élèves ont terminé leur scolarité, ils vont entrer en appren-

tissage, ou dans la vie active. Il faudra donc fournir à ces adolescents, une sorte d'achèvement de formation dans le domaine des sciences naturelles, en particulier ils emporteront, avec eux, une certaine image de l'être humain, fusion de tous les règnes de la nature, microcosme supérieur.

Au cours du second cycle d'études, les sciences naturelles, la physique et la chimie se rapprochent plus nettement encore des théories philosophiques de Steiner. On insistera sur l'action des forces cosmiques sur les êtres animés et inanimés. Cette action sur la cellule des plantes, le phénomène de la reproduction des cellules seront présentés, comme "la répétition, en petit, des processus cosmiques" (op.cit.p130). L'étude des minéraux sera, aussi souvent que possible, reliée à l'homme, on montrera le rôle du calcaire dans la nature, mais aussi, et parallèlement son rôle dans l'organisme humain. En chimie, ce même besoin d'unité conduira à ne pas séparer l'organique de l'inorganique. On recherchera le rôle des acides et des bases, dans l'organisme de la plante, de l'animal, de l'homme. C'est ainsi que le soufre sera étudié avec l'activité volcanique, mais également comme la force qui, par l'albumine, agit chez tous les êtres vivants, en particulier chez l'homme. Un enseignement ainsi conçu est destiné à vivifier la matière, à l'intégrer à la vie de l'Univers comme à la vie de l'homme.

En dehors du domaine scientifique, la matière sera également idéalisée par l'art. Les disciplines artistiques occuperont donc, dans les écoles Steiner, comme dans la Province Pédagogique, une place éminente. D'autre part les réalisations artistiques des élèves, de même que leurs connaissances musicales et chorégraphiques, permettront l'organisation de fêtes, considérées comme réellement importantes dans les écoles Ste

ner. Il en était de même dans la Province Pédagogique. Par la pratique d'un instrument musical, et la participation à la chorale de l'école, les élèves découvrent l'harmonisation de la vie intérieure et chacun prend conscience de ses rapports avec les autres.

-----

Quelle place une pédagogie liée à une philosophie, voire à une métaphysique aussi originales, accorde-t-elle à l'enseignement de la morale et de la religion ? Nous avons vu que les leçons de choses conduisaient l'élève à une sorte d'amour spontané de la création, de respect du monde qui l'entoure, respect tout particulier du maître, celui-ci devant, comme les Directeurs de la Province Pédagogiques, en être dignes. Peu à peu, l'élève s'élèvera à un amour profond de l'humanité et du monde entier, l'attrait sexuel, apparu lors de la puberté n'étant qu'une forme de cet amour généralisé. Par lui, l'adolescent est conduit à une notion de liberté, d'une liberté où le devoir devient l'amour de ce que l'on s'ordonne à soi-même; cette conception est fort voisine de celle du "renoncement", but suprême à atteindre, que propose Goethe, dans le *Wilhelm Meister*, le *Faust* et la plupart de ses dernières œuvres.

L'élève sera initié à exprimer sa personnalité selon deux styles de pensée et de vie, l'"apolinien" et le "dionysiaque", mais on lui expliquera, dans les deux dernières années de sa scolarité, que ces deux attitudes doivent s'harmoniser en une unité modèle en une formation idéale que Steiner appelle l'"Homme Chrétien Idéal". Or le modèle de cet Homme, proposé par Steiner, sera, assez curieusement, Goethe lui-même. Steiner voit, en lui, l'harmonisation du courant occidental et du courant oriental. Les deux aspects du génie de Goethe se traduisent d'une part dans ses œuvres



littéraires, d'autre part dans ses travaux sur les sciences de la nature. Pour Steiner, la naissance au XIX<sup>ème</sup> siècle du romantisme d'un côté et du matérialisme de l'autre, a dissocié ce que Goethe était parvenu à unir.

Si le but à atteindre est la formation de l'"homme chrétien idéal", il peut paraître étrange de constater que l'enseignement religieux n'est pas mentionné spécialement dans le "Plan Scolaire". Il est indiqué seulement que, lorsque l'enfant est âgé de huit à neuf ans et qu'il devient sensible aux poèmes et aux récits, ceux-ci seront empruntés à l'"Ancien Testament source et origine de toute histoire pour l'enfant" (op cit. p.102). Nous avons mentionné ce même rôle formateur de la Bible dans la Province Pédagogique.

Toute la pédagogie des Waldorfschulen étant sous l'influence directe des idées métaphysiques de leur créateur, il semblerait normal qu'une initiation à l'Anthroposophie fût donnée aux élèves. Or il n'en est pas fait mention. Dans les "Bases spirituelles de l'éducation",<sup>Steiner</sup> définit ainsi le but pédagogique à atteindre: "Nous voulons faire de nos élèves des êtres qui soient sains et forts physiquement, libres dans leur âme et lucides dans leur esprit. La santé et la force physique, la liberté de l'âme et la clarté de l'esprit sont des biens dont l'humanité a plus besoin que jamais, surtout en ce qui concerne la vie sociale (p.119).

Ces intentions pédagogiques pourraient amener à conclure que les écoles Steiner ne se proposent pas de former de jeunes philosophes, mais des hommes parfaitement à l'aise dans la société qui les entoure et aptes à travailler utilement dans la profession qu'ils adopteront. Il est certain que l'initiation technologique tient une grande place dans la formation donnée dans ces écoles. Une sorte de préapprentissage court

parallèlement à la formation générale et rappelle d'après la formation professionnelle et utilitaire donnée dans la Province. Sans aller jusqu'à préparer les élèves à un métier, les écoles Steiner les rendent néanmoins à passer avec succès des examens techniques. Comme dans le Wilhelm Meister le pas semble donc être donné à l'insertion sociale, mais Steiner ajoute: "Il y a une observation que notre monde matérialiste ne sait pas faire, c'est que les hommes qui veulent entrer au ciel doivent passer un examen à la mort, et montrer qu'ils ont su comprendre la nature spirituelle de l'oeuvre divine la plus haute qui existe ici bas, l'homme" (p.124).

Une telle conception de l'éducation rend évidemment nécessaire une formation religieuse, ou, au moins l'adhésion à une métaphysique. Or, nous l'avons dit, aucun enseignement de cette sorte ne figure dans le Plan Scolaire, de même qu'il n'y a pas de réelle formation religieuse dans la Province. Steiner déclare, certes, que la gratitude est la base sur laquelle repose (comme le respect chez Goethe) la formation morale. C'est la gratitude qui donne naissance au pouvoir d'aimer et de concevoir ses devoirs dans la vie. Une telle morale peut-elle conduire à la religion? Est-elle suffisante en elle-même? Débouche-t-elle naturellement sur l'Anthroposophie? Les écoles Steiner n'accueillent pas uniquement des enfants d'Anthroposophes. Steiner déclare d'ailleurs nettement qu'elles n'ont pas pour objet de former les élèves à cette conception métaphysique, celle-ci, "moyen d'autoformation est une affaire d'adulte" (Anthroposophie ist als Übungsweg der Selbsterziehung eine Sache für Erwachsene).

Pour Steiner, esprit profondément religieux, une éducation ne peut se concevoir, sans un enseignement religieux. Si celui-ci ne figure pas dans le

Plan Scolaire, c'est qu'il est donné à la demande des parents et selon la confession à laquelle ils appartiennent. Les élèves suivent des cours d'enseignement religieux catholique ou protestant, selon leur origine familiale. Mais, comme l'école tient à ce que tous les élèves aient une formation religieuse, les enfants de parents non croyants reçoivent, malgré tout un "enseignement chrétien libre" (freichristlicher Religionsunterricht).

Un tel enseignement, qui n'est pas sans rappeler la formation religieuse donnée dans la Province Pédagogique, est dans le droit fil de la pensée de Steiner qui soulignait dans Les Bases spirituelles de l'Education - p.118) "Nous essayons d'inspirer un sens religieux, au moyen de symboles et de comparaisons qu'on trouve dans la nature; Nous nous efforçons d'enseigner l'Évangile de manière à donner une conception spirituelle de la religion...l'école a pris un caractère tout à fait chrétien".

-----

Au cours de cette étude des idées pédagogiques de Steiner, telles qu'elles apparaissent dans ses œuvres et qu'elles inspirent le Plan Scolaire, nous nous sommes efforcé de mettre en valeur les points où l'influence des idées scientifiques, métaphysiques et pédagogiques de Goethe sur Steiner semble la plus nette.

Comme nous l'avons indiqué, il n'est pas possible d'établir un parallélisme étroit entre les remarques pédagogiques disséminées dans les différentes œuvres de Goethe, voire même entre la Province Pédagogique et les travaux précis de Steiner sur l'éducation. Il est cependant évident que Steiner n'a cessé de placer

une grande partie de ses réflexions scientifiques de sa conception du monde et plus particulièrement ses idées pédagogiques, bien que parfois avec réticence, sous le patronage de Goethe.

Incontestablement ce sont les œuvres scientifiques de Goethe et la conception de l'Univers qui en découle, qui ont le plus influencé Steiner. Une même idée de l'Unité du Cosmos à travers les minéraux, les plantes et les animaux, l'attribution à l'homme d'une place privilégiée au sommet de la pyramide de la création, un même sens de l'évolution du monde, de la vie omniprésente, une conception semblable de la transformation des êtres à travers des métamorphoses et selon des rythmes naturels fondamentaux, régissant toute évolution dans la nature et particulièrement celle de l'homme, toutes ces idées se retrouvent à la fois chez Goethe et chez Steiner. Leur pensée a incontestablement suivi souvent un cours parallèle les conduisant à une interprétation voisine de l'Univers.

Un souci similaire de la place de l'homme dans la société, faisant de lui, à la fois un être autonome ayant ses qualités, sa valeur propres, un être privilégié car reflet de la pensée de Dieu, mais aussi un être social, un membre actif de la société qui l'entoure et utile à celle-ci, ce souci commun à Goethe et à Steiner les a conduits à concevoir une image identique de l'homme idéal, telle qu'une éducation bien conçue doit le former.

Il faut, toutefois, reconnaître que l'image que Steiner présente de Goethe peut, sur certains points sembler discutable. Peut être Steiner a-t-il voulu s'appuyer sur l'autorité de Goethe, sans accepter, pour autant, de reconnaître en lui, sinon un maître, du moins un précurseur de ses idées. Il se peut aussi

qu'il ait, sans en avoir pleinement conscience, modifié, parfois, la pensée de Goethe, pour lui faire mieux soutenir sa propre philosophie Il faut reconnaître également que la pensée de Steiner est bien souvent différente de celle de Goethe; elle est, incontestablement originale et digne du plus grand intérêt pour elle-même.

Il n'en demeure pas moins qu'il est difficile de ne pas admettre la profonde influence qu'a exercé Goethe sur de nombreux aspects de la conception du monde de Steiner, et en particulier, sur ses idées pédagogiques.

---